

CONTRE-PLONGÉE SUR « L'ÂGE D'HOMME » DE MICHEL LEIRIS

par Serge Muscat

Avec l'âge d'homme, nous sommes confrontés à une sorte d'écriture morale architecturée sur les fondations de l'autoportrait, ce genre paraissant être le lieu de prédilection de Leiris. Autoportrait que l'on pourrait qualifier d'incisif par les traits réalistes que l'on y trouve. Mais peut-être devrais-je parler seulement « d'effets de réel » plutôt que de traits réalistes. Car en littérature, il ne peut y avoir que des effets de réel pour tenter d'approcher cette réalité dont nous parle Michel Leiris dans la préface de son ouvrage.

Nous savons depuis longtemps que le mot n'est pas l'objet, ni même le sentiment éprouvé. Le langage n'est qu'une sorte d'illusion qui possède pourtant des caractéristiques tangibles avec lequel nous tentons de discerner la réalité toujours *diffuse*.

Avec Leiris, c'est bien dans l'univers par excellence des mots que nous sommes propulsés. Univers peuplé par le vocable où celui-ci est manié avec une précision qui se transforme presque en une sorte de fétichisme. Cependant, derrière l'exercice de style se dissimule une discipline impérieuse d'un tout autre ordre dans laquelle l'écrivain engage toute son existence. Refusant d'être un littérateur, il choisit l'expérience pleine et profonde que procure l'autobiographie.

L'écriture de Leiris nous oblige indubitablement à réfléchir sur le personnage tout autant que sur sa prose. Nous voyons là un auteur qui observe avec le calme et la froideur du naturaliste ses souvenirs d'enfance aussi bien que ceux d'un âge plus avancé. Écriture oscillant entre l'onirisme et la lucidité d'un être adulte qui regarde son enfance d'un œil presque désabusé. Introspection, également, qui débouche sur une forme d'exhibitionnisme exacerbé. Exhibitionnisme qui n'est toutefois pas frivole, car Leiris semble soucieux de rigueur dans l'acte d'écriture. Une rigueur qu'il s'impose

dans le face-à-face avec lui-même. Une descente dans les profondeurs où l'écrivain s'engage dans l'écriture comme Blanchot peut l'être, c'est-à-dire « piloté » par l'œuvre toujours inachevée vers laquelle l'existence entière de l'écrivain est dirigée. Comme pris dans les tentacules de cette pieuvre géante qu'est la littérature, Leiris sombre dans les abysses d'un océan de mots. Et dans cette chute éperdue, la seule libération possible serait de trouver la phrase, de trouver cette clef magique qui permettrait de délivrer l'homme de son mal. La guérison est-elle possible pour ceux qui traversent l'existence sans consistance que représente une vie entière à se répandre en phrases. Mais est-il possible de guérir de cette maladie qu'est la finitude ?

Tel un personnage qui procèderait à un numéro de strip-tease, Leiris s'impose des règles rigides, dont une qui est de dire toute la vérité et rien que la vérité, comme il l'écrit dans de la littérature considérée comme une taumachie. Mais cette vérité existe-t-elle et quelle forme peut-elle prendre ? L'analogie faite par Leiris entre le risque moral de l'écrit autobiographique et le danger auquel s'expose le toréro me semble sans fondement. Pour lui, l'écrivain doit ne pas mésuser du langage et faire par conséquent en sorte que sa parole, de quelque manière qu'il s'y prenne pour la transcrire sur le papier, soit toujours vérité. Mais la vérité demeure un concept flou que l'on cherche en vain à définir depuis les débuts de l'histoire humaine. Derrière ce désir de vérité énoncé par Leiris, peut-être y a-t-il une autre intention dissimulée inconsciemment à l'auteur lui-même : celle de submerger le lecteur par un flot de phrases ayant la figure d'une tornade afin de laisser en retrait certaines petites anecdotes qui pourraient être résumées en quelques brefs propos où nous verrions apparaître les premières lueurs d'une vérité peut-être un peu trop âprement crue.

Ainsi l'écriture est-elle une bête dangereuse qui rôde autour de la vérité de chaque écrivain. Les œuvres sont d'autant plus volumineuses lorsque cette vérité ne veut se laisser saisir. Le nombre de pages écrites pourrait être représentatif de la lutte de l'écrivain avec la vérité qu'il voudrait faire émerger tout en conservant cependant son petit jardin secret. Le travail de l'écriture autobiographique se situe dans l'interstice de la jonction entre le révélé et le refoulé. L'écrivain ne nous présente pas une vérité. C'est à nous, lecteurs, de la trouver en y faisant apparaître ce qui est

caché dans le tourbillon des mots imprimés.

Que peut donc cacher Michel Leiris, pourrions-nous dire ? Voilà qui renverserait totalement la direction commune de l'analyse. Croyant porter notre attention sur ce que l'auteur nous présente, il nous faudrait en fait chercher dans *l'âge d'homme* le non-dit. Car la signification d'une œuvre passe aussi par ce biais-là. Cette répugnance qu'a Leiris à l'égard de tout ce qui est transposition ou arrangement, c'est-à-dire compromis fallacieux entre les faits réels et les produits purs de l'imagination, semble par certains côtés très étrange. Ce goût prononcé pour le réalisme est peut-être justement ce qui dissimule les intentions et les désirs de Leiris. Ce désir de parler vrai ne serait-il pas un masque, une large étiquette qu'il nous faudrait lire comme on lit la plaque dorée du médecin avant d'entrer dans son cabinet. Lorsque Leiris nous parle de taureau dans *la littérature considérée comme une tauromachie* et qu'il nous dit :

Je visais à me débarrasser décidément de certaines représentations gênantes en même temps qu'à dégager avec le maximum de pureté mes traits, aussi bien à mon usage propre qu'afin de dissiper toute vue erronée de moi que pourrait prendre autrui.

Peut-être serions-nous tentés d'y voir là un caractère assez simpliste de Leiris en ce qui concerne sa visée théorique de l'écriture. Car où se situe donc la « réalité » de nous-mêmes ? Leiris envisage l'écriture comme une « mise au point », comme un ajustement de sa personnalité à l'égard d'autrui comme à l'égard de lui-même. Son désir de dissiper toute vue erronée sur soi participe, pourrait-on dire, de la « restructuration du Moi ». Car Leiris se cherche dans l'expérience des pages noircies et pense trouver chez le matador une sorte de complice qui partagerait plus ou moins avec lui les affres de cette existence qu'est l'âge d'homme. En somme, comme de nombreux artistes, Michel Leiris se sent quelque peu perdu sur les passages cloutés des quelques décennies que constituent la durée d'une vie. Lui aussi rêve de découvrir un ailleurs, par-delà cette vérité qui semble difficile à atteindre. Cette vérité qu'il cherche dans la fissure sémantique du mot relève parfois d'un ésotérisme que préfigurent bien certaines de ses métaphores plongées dans un univers

presque onirique derrière la devanture d'une description qui se voudrait réaliste et dénuée d'artifices romanesques. Il est bien difficile de penser que Leiris réussit à réaliser ce qui pourrait être la négation d'un roman. Comment, face à notre mémoire trompeuse, pourrions-nous prétendre à cette vérité du fait vécu alors que nous ne savons même pas exactement de quelle façon appréhender le « réel ». Aussi la préface de *l'âge d'homme* ne semble-t-elle pas exprimer ce que reflète l'œuvre de Michel Leiris. Dans son désir de tout dire, il oublie peut-être de communiquer l'essentiel qui est que l'auteur est aspiré par le besoin d'écrire. Et la préface de *l'âge d'homme* n'est probablement qu'une piètre raison qui tenterait de justifier l'écriture. Aussi suis-je sceptique lorsque Leiris écrit :

Il n'y avait pas là désir d'une brutalité cynique. Envie, plutôt, de tout avouer pour partir sur de nouvelles bases, entretenant avec ceux à l'affection ou à l'estime desquels j'attachais du prix des relations désormais sans tricherie.

Ces propos de Leiris sont d'une grande légèreté. Cet *âge d'homme* dont il nous parle n'est pas, à mon avis, monolithique, coulé dans un moule constitué d'un seul bloc uniforme. *L'âge d'homme* est troué par des souvenirs d'enfance et de jeunesse qui sont observés avec désillusion, regret et amertume. Ainsi en est-il dans le chapitre intitulé : KAY. Ce souci de vérité qui semble préoccuper Michel Leiris n'est peut-être après tout qu'un moyen d'essayer de donner de la consistance à son existence qui, comme il l'écrit, est plate, plate, plate. L'auteur de *l'âge d'homme* semble en fuite face à la vie quotidienne et carnassière.

Le jeu caractéristique de Leiris avec les mots tient de la parade, de l'esquive avec la mort. Voulant déchirer le voile de l'illusion romanesque, comme il le dit, il en arrive à une sorte de réarrangement de la narration ; un peu comme ces enfants qui racontent des histoires à des adultes avec le désir d'être objectif et concis. L'écriture de Leiris ressemble parfois à l'humour qui vient se glisser au plus profond de l'amertume et de la désillusion. Il évite de ce fait un certain tragique par le biais du glissement du discours.

Malgré son désir de « dire vrai », il y a dans *l'âge d'homme* ce côté superficiel de la chronique

alimentée par des exercices de style. L'analogie de l'écrivain avec le matador me semble quelque peu osée et prétentieuse. La maîtrise de son style ne nous permet cependant pas de comparer Michel Leiris avec les « suicidés de la littérature ». Lucide, il l'est certainement. Toutefois est-ce aussi une lucidité protégée et voilée par les lunettes d'un positivisme latent. Les exercices de style et ses ficelles attisent la curiosité du lecteur durant l'espace d'un instant ; mais ils deviennent parfois ennuyeux lorsqu'ils deviennent systématiques.

La plus grande méprise de Leiris est probablement de ne s'être jamais trouvé en face d'un taureau féroce devant lequel toute fuite est impossible.